



LE CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centins par année, invariablement payable d'avance. On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an. Nous le vendons aux agents huit centins la douzaine, payable tous mois.

Annouces: Première insertion, 10 centins par ligne; chaque insertion subséquente, cinq centins par ligne. Conditions spéciales pour les annonces à long terme. Adressez toutes communications et toutes remises d'argent.

LE CANARD,
Boîte 1427, Montréal.

LE CANARD

MONTREAL, 20 Novembre 1886

PROCLAMATION PENDARDE.

CANAYENS !

Dans quelques jours il y aura juste un an que nous avons inauguré le régime du noued coulant et que nous avons coupé le sifflet à un de vos compatriotes.

Depuis cette époque, le diable est aux vaches dans notre parti, vous paraissez en avoir plein le dos de nos bons services et on répète partout que notre chien est mort.

Avant de nous faire passer au bob, et de nous faire quitter une place où nous nous trouvons très bien, il est de temps s'expliquer et de dissiper tout malentendu.

On vous a dit partout que nous avions eu beaucoup de fun à faire pendre Riel et que nous avions ri comme des petites baleines à la pensée de lui voir tirer la langue ! Tout ça c'est des meneries !

Nos consciences sont immaculées comme l'âme du bossé Dansereau et nous n'avons rien à nous reprocher !

Nous avions la larme à l'œil en laissant exécuter Riel que nous savions innocent comme l'enfant qui vient de naître, et si nous avons commis un tel acte c'était pour l'intérêt général et surtout pour le nôtre.

Nous étions les domestiques de Johnny qui nous payait grassement avec votre argent.

Et quand on est domestique on doit obéir à son maître sous peine d'être fiché à la porte de la maison.

Johnny qui est lui-même le domestique des orangistes nous a dit : il faut pendre Riel.

Et nous l'avons pendu !

Vous voyez Canayens, que c'est clair comme de l'eau de roche, et qu'il n'y a pas besoin de faire tant de bardas pour une affaire aussi simple.

Si nous avions désobéi à Johnny nous étions du jour au lendemain dans la rue !

Nous aurions gagné votre estime mais nous aurions perdu nos places.

Entre votre estime et l'argent nous pas n'avons hésité une minute.

Nous avons choisi l'argent !

Aujourd'hui nous allons probablement perdre les deux choses : vous nous considérez comme de la rogne et vous allez nous couper l'herbe sous le pied.

Mais après les explications que nous venons de vous donner, vous approuverez notre conduite : vous reconnaîtrez que nous sommes très smart et que nous savons traiter les affaires.

Les orangistes sont de très braves gens qui aiment beaucoup les canayens et qui leur veulent un tas de bonnes choses.

Mettez vous bien ça dans la cervelle.

Du reste nous avons envoyé Riel au paradis, et il est bien mieux là qu'à manger les patates pourries que nous lui faisons distribuer.

De quoi se plaindrait-il ?

Et s'il y en a parmi vous qui désire aller au ciel de la même manière, nous sommes tout prêts à l'y expédier nous avons tous les instruments nécessaires pour cela !

Vous voyez que nous sommes d'honnêtes gens !

Ayez donc confiance en nous et votez pour les pendards aux prochaines élections fédérales !

Vive la corde ! !

SIR HECTOR
CHAPLEAU
A. P. CARON
ROSS
TAILLON ETC ETC.

DINER D'ADIEU

Ces jours derniers un dîner d'adieu réunissait la fleur des pois des pendards ; M. Taillon était l'amphytrion et autour de lui se pressaient Ross, Flynn, Lynch, Beudet, Chapleau, Bossé Dansereau, Hon. Beaubien, Leblanc, le barbier, de l'hôtel Jacques Cartier, Corbeil, et plusieurs autres.

Ce dîner était l'enterrement de la vie de..... ministre c'est à dire de la vie de noces, de bombance, et de godailleries. Aussi le nez des invités était-il terriblement allongé, celui de M. Beaubien notamment avait grandi de plusieurs pouces.

Au commencement du repas M. Taillon se leva et dit en termes émus que ce banquet marquait la clé u des

plaisirs et des réjouissances et que le menu se ressentirait de l'état de débâche dont on commençait à souffrir.

Ainsi continua-t-il, malgré toutes nos recherches il nous a été impossible de vous offrir aujourd'hui du veau, malgré l'amour immodéré que vous avez pour cette viande. Nous savons en effet que c'est la seule qui peut vous donner des forces aujourd'hui. Nous avons offert de gros prix à plusieurs bouchers nationaux et nous avons couru tous les marchés, mais sans succès.

"L'hon. Beaubien a eu l'amabilité de nous offrir la queue de son cochon et ses pieds pour faire un fricot de pattes, mais ce plat malgré ses qualités ne remplacera pas une bonne blanquette de veau à la sauce blanche !"

A ces paroles un sourd gémissement se fit entendre parmi l'assistance et Bossé Dansereau en laissa échapper quelques cheveux dans la soupe.

Le repas fut des plus tristes et s'acheva dans un silence pénible ; on n'avait même pas de cœur à boire et quand on se sépara personne n'était en brosse !

CHEZ LES PAWNBROKERS

A la clôture de la navigation le *Canard* fait chaque année une enquête pour se rendre compte de l'état de prospérité de ses concitoyens et savoir si la saison a été bonne ou mauvaise. Pour cela il va rendre une visite dans les principaux clous de la ville et interroger adroitement leurs propriétaires. Voici quel a été cette année le résultat de ses recherches :

CHEZ M. LAZARUS

M. Lazarus pense qu'en général l'année a été bonne pour le public, mais depuis les élections un grand nombre d'employés du gouvernement sont venus engager leurs chaînes de montre, et il a vu aussi pas mal de gros bonnets pendards qui paraissent gênés et qui ont cloué quelques objets chez lui.

CHEZ M. SILVERSTONE

Ce monsieur a tenu à peu près le même langage mais avec encore plus d'affirmation. Il dit que les pendards sont dans une débâche noire et qu'il va réaliser beaucoup de profits avec eux. M. Tassé a porté à son clou plusieurs valises et une pile de volumes de son ouvrage des *Canadiens de l'Ouest*, M. Talon a voulu engager chez lui la veste qu'il avait remportée aux élections du 14 Octobre, mais elle avait si peu de valeur que M. Silverstone l'envoya s'adresser à Albert fils de la rue Craig, et là il en obtint à grand peine un trente sous.

Le poète Têtu a essayé aussi d'avoir de l'argent pour quelques pièces de vers mais sans résultat, M. Silverstone ne voulant lui acheter ses œuvres qu'au poids du papier.

CHEZ LEVY SUCCESSION DU PÈRE ALBERT.

C'est avec émotion que le *Canard* constate l'absence du père Albert le doyen des pawnbrokers du Canada ; ce clou est un des plus populaires de Montréal et il a la clientèle du *Monde* et la *Presse* de la *Semaine religieuse* et de plusieurs autres journaux de la ville.

M. Lévy a constaté que depuis la débâche du gouvernement aux élections, l'argent se fait plus rare au *Monde* car presque tout le personnel de ce journal a eu recours à lui, et il nous montre un grand nombre de culottes et de gilets que nous reconnaissons en effet avoir vus sur ces Messieurs.

Nous reconnaissons en outre les lunettes de M. McLeod et de M. Charette et la redingote de M. Têtu.

M. Lévy pense que l'hiver sera très dur pour tous ces pauvres diables des journaux pendards et qu'ils tireront la langue, aussi est-il décidé à leur charger de gros intérêts.

Hector Berthelot a porté à son clou plusieurs vieux tubes de vaccin qui lui restaient de ses fonctions d'officier du bureau de santé ;

L'abbé Chabert ; un dessin d'un jeune fille ;

Robillard (de Berthier) ; deux boîtes de foin ;

Hon. Beaubien ; un cochon ;

Leblanc (de Laval) ; une caisse de fromage ;

On peut juger par là du désarroi financier où se trouve nos bons pendards, mais pour le gros du public la saison paraît n'avoir pas été mauvaise.

A TRAVERS MONTRÉAL.

Le comble de l'adresse pour Bisailon ;
—Coiffer St. Catherine.

Les nez rouges des différentes administrations publiques de Montréal ont été terriblement vexés par l'acte de la *Patrie* du 11 Novembre.

Ah mes gaillards ! cela n'a aucun charme pour vous la perspective du régime de l'eau claire !

C'est cependant ce qui vous pend au bout du nez. Et soyez certains qu'il ne s'en portera pas plus mal.

Après avoir offert le ministère à tous les juges de la Cour, les chevaliers du noued coulant se sont rabatés sur les personnalités moindres attachées à la Justice.

Ils se sont adressés entre autres à M. Sicotte le greffier, qui a refusé d'être le chef du ministère.

Le conciergé de la Cour a également décliné l'honneur qu'on lui faisait.

On parle d'une soirée dansante qui fut organisée par le personnel du *Monde* de la *Presse* et de la *Mineuse* pour fêter le 16 Novembre, jour anniversaire de l'assassinat de Riel.

M.H. Berthelot conduisait l'orchestre sur son violon, et

A QUI LE FAUTEUIL ?

Dans un village fort éloigné, vivait un brave homme de curé fort aimé de ses ouailles.

Il n'était qu'une seule critique qu'on pût relever contre lui, dans le village :

C'est qu'il avait comme ami intime le plus profond hérétique qu'on pût voir.

M. Jeanpin se fait bien du tort, en faisant compagnie de M. Piervin.

Jeanpin, c'était le nom du brave homme de curé, comme Piervin était celui de l'hérétique.

Il va sans dire que le curé s'était mis dans la tête de convertir l'hérétique, en arrivant au village.

Mais il avait eu beau prêcher et beau dire, l'hérétique n'avait voulu entendre. Il avait même menacé le curé de rompre toutes relations, si celui-ci continuait à lui parler de religion.

M. Jeanpin, qui tenait à son idée, avait promis à Piervin de ne plus s'oublier dans leurs conversations.

Si, par hasard, il échappait au curé de dire parfois :

"C'est la volonté de Dieu ! ou le bon Dieu veille sur les siens !

Piervin se récriait aussitôt :

"Ah ! curé, encore ! que vous êtes désagréable ! C'est très mauvais genre de parler ainsi des absents !

M. Jeanpin se taisait après avoir fait des excuses.

L'été, les deux amis faisaient des promenades ; mais l'hiver, ils passaient ensemble, au coin du feu, les longues soirées tristes.

Ils faisaient ainsi de nombreuses parties de Boston, dont raffolait M. Piervin.

Un soir, M. Piervin, qui était aussi mauvais joueur lorsqu'il perdait, qu'il aimait à insulter le vaincu quand il était vainqueur, plaisantait fort ce pauvre M. Jeanpin qui de la soirée, n'avait pu prendre une partie.

—Tenez, curé, lui dit-il, je vous gagnerais votre culotte, ce soir.

Eh ! bien soit, dit le curé, je vous la joue.

—Et contre quoi ?

—Contre votre promesse de venir dimanche prochain, entendre mon sermon à la grand'messe.

—C'est dit, curé, j'accepte, j'aurai votre culotte.

—Ou vous viendrez à la messe.

Et le curé gagna.

Cette partie se joua le mardi au soir ; de toute la semaine, M. Jeanpin ne revit pas M. Piervin.

M. Piervin était aussi loyal que mauvais joueur. Il avait perdu, il paierait.

Mais il tint à répandre dans le bourg le bruit de la partie jouée et de l'enjeu engagé, pour qu'on ne pût pas mal interpréter sa présence à l'église, où on ne l'avait jamais vu.

Des paris s'engagèrent :

—Il ira !

—Il n'ira pas !

M. Jeanpin était tranquille, il connaissait la loyauté de son vieil ami et il savait qu'il viendrait.

Le dimanche venu et la messe étant sonnée, les curieux firent le guet.

Et on vit M. Piervin, revêtu de la redingote de cérémonie, s'avancer vers l'église dans laquelle il entra par la grande porte.

Le curé était rayonnant. Il avait préparé un sermon qui devait surtout s'adresser au grand pêcheur Piervin.

On avait avancé une chaise à l'hérétique qui la refusa en disant :

—On les paye vos chaises, et j'en donne rien aux églises.

Et il resta debout au beau milieu de la nef.

Enfin, M. Jeanpin monta en chaire. Après le prône et les cérémonies d'usage, il attequa le sermon, qui débutait par un programme des magnificences célestes qui attendaient les fidèles serviteurs de Dieu.

Puis il parla de la miséricorde infinie du Seigneur, en citant cette maxime de l'Évangile :

— Il y aura plus de joies dans le ciel pour un pêcheur converti que pour cent justes qui n'ont pas besoin de pénitence.

À peine avait-il parlé, qu'un formidable élat de rire retentit.

C'était l'impie, l'hérétique M. Piervin.